



SIDI ET-TAHAR HADDAD

ou

La crucifixion de l'innovateur
dans la société arabe

Moncef BOUHRARA

Ingénieur Conseil,

moncef.bouchrara@wanadoo.fr

Avertissement au lecteur : Ce texte a été écrit en Tunisie en novembre décembre 1999 pour l'anniversaire du décès de Tahar Haddad soit le 7 décembre. Il fut publié plus ou moins complètement, pour la première fois, à Tunis au Journal La Presse en mars 2000, à l'occasion de la fête internationale de la femme. Simultanément, il a été mis en ligne sur internet par Monsieur Thierry GAUDIN, Ingénieur Général des Mines, sur son site 2100.org, dans la rubrique Université de l'Innovation (appui.org). Pendant des années, il a été un texte très consulté suivant les statistiques des moteurs de recherches et a exercé une certaine influence sur beaucoup de jeunes ou d'observateurs du monde arabe. Puis, il a disparu en février 2008 du site appui.org, et quasiment dans le même temps, une page sur Tahar Haddad est apparue sur Wikipedia. Cette page, bien que documentée correctement sur la vie et l'œuvre de ce grand homme a bien sûr gommé les aspects les « moins politiquement corrects », d'une image idéale de la société tunisienne et du monde arabe. Ainsi, l'Histoire (celle de la réception sociale de Tahar Haddad en l'espèce) aura été de nouveau interprétée de façon « monolithe », comme à l'époque Achaarite au 12 siècle. CQFD

Moncef BOUHRARA

Prière faire part de vos réactions à : moncef.bouchrara@wanadoo.fr

Résumé

En utilisant la figure historique du réformiste tunisien Tahar Haddad (1899-1935), véritable Jésus Christ du 20 siècle, cet article suggère que le handicap premier de la société tunisienne et des sociétés arabes, dans leur effort d'intégration dans la mondialisation est d'abord leur incapacité à accepter l'innovation et la créativité qui naissent en leur sein (appelées innovation et créativité endogènes). Dans le monde arabe, le statut de l'innovateur et du créatif reste frappé d'un ostracisme tellement fort, qu'il en résulte souvent un rejet pur et simple de l'individu par sa société et par conséquent par sa mort sociale. Ce statut négatif de l'innovateur qui perdure encore est un indicateur d'une modernisation incomplète de ces sociétés, et ce, malgré une éducation généralisée et une consommation croissante des technologies. Voici pourquoi, la croissance économique, dite brillante, ne réussit pas à endiguer le chômage des jeunes éduqués, voici pourquoi, l'éducation généralisée n'a pas abouti au développement dans cette partie du monde. Voici pourquoi, aussi, les élites locales, qui sont distinguées, respectées ou promues sur la base de leur éducation formelle, n'arrivent pas à trouver les voies adéquates pour relever les défis de la stabilité autrement que par l'autoritarisme. Nous sommes là face à une situation et une forme d'organisation de la société de connaissance sans performance. Les diplômés sont là, mais l'efficacité ne suit pas.

Cette intolérance envers l'innovateur local, ce conservatisme culturel sont aussi un handicap majeur à la poursuite de la passion de l'égalité qui anime, en Tunisie, par exemple, les individus et les groupes sociaux depuis déjà les années 30. Cette passion de l'égalité, cette modernité, sont nées, à travers un véritable rêve d'artistes et d'utopistes au départ. Il a été repris ensuite par des activistes politiques dont Bourguiba, pour devenir un véritable pacte républicain invisible, constituant un projet collectif implicite de société qui a mobilisé et homogénéisé culturellement les classes moyennes locales, durant les dernières décennies. Si ce projet est aujourd'hui épuisé ou obsolète, il est permis de craindre une période de malaises et de troubles sociaux, voire de fragmentations violentes de la région. Ces fragmentations d'ores et déjà sous-jacentes, obligent les gestionnaires des États à s'appuyer eux mêmes sur un autoritarisme croissant. Il serait de courte vue, par conséquent, de poser l'intégration du monde arabe à l'Europe ou au marché mondial d'abord par ces seules approches technocratiques ou matérielles. Ce handicap culturel n'est pas solutionnable par le politique, non plus, en ce sens qu'il n'est pas redevable d'un changement par décret ou d'une volonté révolutionnaire et démiurge. Les efforts sincères d'héroïques militants des droits de l'homme, ou les débats actuels sur la démocratisation du monde arabe occultent ou laissent en suspens ce problème essentiel du conservatisme sociétal face au statut culturel de l'innovateur et du créatif en leur sein.

La Nouvelle Economie Tunisienne ou Arabe ne peuvent pas naître et s'élargir rapidement sans l'avènement d'une Nouvelle Société. Cette Nouvelle Société, doit être soudée autour de nouvelles mentalités positives face à l'activité d'ingéniosité et d'innovation endogènes, c'est-à-dire d'une empathie des sociétés vis-à-vis de chacun des individus qui les composent et qui s'aventureraient dans une démarche de questionnement et d'innovation. C'est ce que nous appelons « l'ethos collectif de la tendresse sociale » envers l'individu singulier. Il importe, dans cette perspective, de refonder le contrat social autour de nouveaux principes qualitatifs dont le principal de tous est le droit explicite de chacun à énoncer l'innovation. Nous n'en sommes pas là.

I – La fin d’un Innovateur-Type

Il y a 65 ans, le 7 décembre 1935, un jeune homme était porté en terre aux portes de la ville. Un homme de 36 ans. Une minuscule procession du dernier accompagnement a traversé les quartiers de Tunis sous la pluie, à pied jusqu’au cimetière à l’entrée sud de la médina. Ce cortège du silence était composé de 8 personnes en tout, quatre amis plus quatre membres de sa propre famille. Ils durent porter sa dépouille sur leurs épaules, tout le long, jusqu’au lieu de sa mise en terre.

Ce fut là une fin typique de maudit, de prophète, où même le rôle des derniers compagnons a été assuré. La vie si courte de cet homme fut des plus lumineuses et des plus fondatrices. Sa fin et surtout son enterrement furent des plus honteux pour sa société. Sa faute sociale, son crime, consistèrent en la publication, le 3 Octobre 1930, d’un livre en arabe intitulé : *Le statut de nos femmes dans le droit canonique et dans la société* (i). Ce livre appelait à l’émancipation des femmes et à leur éducation généralisée, c’est-à-dire, à la révision de leur statut dans la société. Rien de plus que cela. Mais ce crime fut aggravé non seulement parce que l’auteur avait eu le courage de publier un livre appelant à débattre d’un sujet tabou, sujet d’ordre théologique par excellence, mais aussi et surtout, parce qu’il l’avait fait en pur autodidacte, pur produit culturel local, qui n’avait jamais voyagé hors de son pays, ni vers l’Orient, ni vers l’Occident, et enfin et surtout, qu’il n’était encore qu’un simple étudiant à l’Université multiséculaire de la Zitouna, un homme n’ayant donc pas de diplôme, pas de reconnaissance officielle des hiérarchies du savoir. Il fut considéré, alors, comme hérétique. Il avait commis là, un crime de lèse-statut, et plus précisément de dépassement de statut. Ses maîtres ne le lui pardonnèrent pas et il fut privé de moyens d’exister professionnellement, avant d’être victime d’une guerre psychologique et morale sans merci, de la part de la quasi totalité de sa société, jusqu’à sa fin précoce, cinq années plus tard. Il mourut en *manboudh*, c’est-à-dire en rejeté, en isolé (ii).

La polémique que son livre souleva dans la société tunisienne entre 1930 et 1935 fut d’une violence inouïe ; les condamnations quasi générales sur la place publique dont il a été victime, épuisèrent mortellement et rapidement cet homme qui rêvait pourtant et qui énonçait que tous ses compatriotes pouvaient être des “ aristocrates ” .

Tahar Haddad, philosophe, poète, chroniqueur et agitateur politique avec son compagnon Mohamed Ali El Hammi, membre fondateur et chargé de la propagande du premier syndicat arabe de travailleurs, fut un titan, un merveilleux autodidacte, inventeur de lui-même autant que de ses idées. Il fut le plus grand agitateur de ce siècle, dans un pays qui se prétend un lieu privilégié de la modernisation arabe. Il fut traité et crucifié comme un Jésus Christ.

II – Le Paradoxe d’une Education Généralisée sans Changement Culturel : La connaissance sans performance.

Le destin de Tahar Haddad est emblématique et caricaturalement représentatif du statut de l’innovateur et plus généralement du statut du créatif dans la société arabe en général et la société tunisienne en particulier. En premier lieu, l’innovateur est toujours considéré quasiment comme un hérétique et combattu en tant que personne pratiquement avec la même violence que le fut Tahar Haddad. En second lieu, dans nos pays, la reconnaissance de l’idée à son propriétaire, dépend encore de son statut hiérarchique ou politique de l’instant. Des décennies d’instruction généralisée et d’éducation moderne n’ont, par conséquent, pas réussi à changer les mentalités des hommes et des femmes, de ce point de vue. Aussi, à l’occasion des cérémonies officielles de célébration du centenaire de sa naissance, ces quelques lignes se veulent donc, avant tout, un hommage à l’individu, à l’être humain que fut Tahar Haddad, et non un hommage à ses idées seulement, y compris celles en faveur des femmes. Nous

avons, en effet, encore aujourd'hui, tendance à récupérer les idées et à maltraiter les hommes à idées, surtout quand ils sont comme tout un chacun, ni hiérarques, ni apparatchiks.

Ainsi l'exemple de la non acceptation culturelle de Tahar Haddad, son exclusion totale par l'ensemble de la société tunisienne de l'époque, et surtout, la poursuite de ces tendances à l'heure actuelle, montrent que la modernisation tunisienne d'aujourd'hui, et arabe plus largement, est illusoire et incomplète. Pourtant, ces sept dernières décennies ont vu l'accession des populations arabes à l'indépendance nationale, à l'éducation pour tous, et pour la Tunisie, en particulier, aux acquis juridiques exceptionnels de l'égalité entre les sexes et entre les individus ; le tout appuyé par la réalisation d'un progrès économique et social sans précédent dans le monde arabe. Nous sommes dans une situation d'une modernisation incomplète donc, parce que sans changement culturel véritable du statut de l'innovateur dans la société et sans changement de valeurs et d'attitude par rapport à l'activité systématique d'énonciation de l'innovation.

Force est de reconnaître, en effet, que cette non-recevabilité sociale, souvent violente, de toute idée nouvelle et surtout de l'innovateur endogène lui-même, perdure encore depuis le martyr de Tahar Haddad et reste une donnée culturelle profonde et une mentalité de base toujours ancrée dans nos conduites collectives. Ces attitudes sont une raison évidente de l'aliénation arabe actuelle, et un handicap principal dans le changement tunisien. Elles sont difficilement changeables par une volonté politique suprême, par en haut. Toutes les bonnes volontés d'un gouvernement, toutes les incitations financières, n'en viendront pas à bout. On ne change pas une société par décret.

Cette inaptitude structurelle arabe et tunisienne, en particulier, à produire régulièrement le changement de soi par soi, renvoie à tant de batailles et tant de polémiques sur la difficulté du monde musulman à se repositionner dans les chemins de l'*Ijtihad*. Cette difficulté remonte aux oukases des docteurs de la foi de la période Ach'arite du XII^e siècle. Avant les Ach'arites, il y avait déjà, dès le premier siècle de l'Hégire, avant même la naissance du droit musulman, une méfiance vis-à-vis de l'innovation et un désir de pétrifier l'islam dans ses formes d'origine (iii). Mais on pourrait rechercher les racines de cette difficulté culturelle à nourrir l'innovation en remontant plus loin encore, à la période anté-islamique et à l'ostracisme qui frappait déjà les poètes *al-sa'âlka* qui osaient s'écarter de la loi du conformisme collectif.

Le deuxième paradoxe dans le monde arabe et tunisien en particulier est que l'innovation peut être observée pourtant, aujourd'hui dans la société sous des formes balbutiantes, sous des formes d'ingéniosité, assez exceptionnelle parfois (La ville de Sfax en Tunisie ou celle de Damiette en Égypte). Elle peut, ainsi, être caractérisée et démontrée, à travers l'observation minutieuse des activités économiques, technologiques et mêmes culturelles dites " informelles " ou " non-institutionnelles ". On peut la ressentir à travers les efforts des hommes et des femmes qui s'adaptent par eux-mêmes aux contraintes de la modernisation et de la globalisation. Mais cette ingéniosité des populations, souvent les moins favorisées doit se réaliser dans la clandestinité et dans l'ombre de l'illégalité. Face au Droit Officiel, le Soi créateur doit se réaliser dans l'Invisible et l'Indicible, par des pratiques de contournement des réglementations et par toute une culture de la " rampance " (3). Nous sommes face à la performance sans reconnaissance. Ainsi les deux phénomènes de « connaissance sans performance » et performance sans reconnaissance », se conjuguent en effet de ciseaux, pour ralentir l'accès et la participation pleine et entière à la modernité

Il est raisonnable de se demander si une des explications de ce phénomène frappant ne résiderait pas, en fait, dans le rapport même de la langue arabe - moyen de liaison et par conséquent d'existences communautaire et individuelle par excellence - à la notion et à l'activité généralisée d'innovation. Il est légitime de se demander si ce rapport de la langue arabe n'est pas extraordinairement handicapant pour les individus et les communautés, quand il s'agit de se livrer publiquement à l'innovation. Ainsi traduire le verbe innover aboutit au mot *abda'a* qui est très proche en racine et en sonorité d'un autre verbe péjoratif, celui là : *bada'a* et qui signifie littéralement " hérétiser ", c'est-à-dire produire une hérésie religieuse. Les cousinages sonores et les connotations péjoratives continuent avec les couples de mots suivants : innovation désignée par *ibdâ'* et celui d'hérésie par *bid'a*, ou encore le mot nouveauté

Moncef BOUCHARA

par *mouhdath*, lui-même hérésie, de la même racine que *hadatha* : modernité (iv). Il faut rappeler ici que la langue arabe a pour premier texte de référence Le Coran. Le rapport entre langue et religion est prégnant et que le rapport à la notion de connaissance continue même aujourd'hui, à être surplombé et plombé par cette longue histoire d'interdits implicites.

Dès le premier siècle de l'Hégire, les docteurs de la foi musulmans, par peur d'une multiplication sauvage et non contrôlée de l'interprétation des textes sacrés, ont décrété une fois pour toutes, que l'*ijtihad* était terminé dans ce domaine. L'*ijtihad*, notion démocratique, fondamentale et libératrice de l'islam, est le libre effort personnel et individuel de réinterprétation des lois et des événements pour permettre aux individus et aux groupes d'aboutir à une harmonie avec leur environnement historique changeant et éliminer ainsi les dissonances qu'ils pourraient vivre. Les docteurs de la foi ont donc décrété que l'*ijtihad* n'était pas seulement terminé, mais que, dorénavant, il devait être considéré comme une *bid'a*, immédiatement coupable d'hérésie (v). Il ont dès lors créé une véritable cage pour la pensée et ordonné le plus formidable système idéologique et psychologique qui puisse encore persister. Le panoptique de Bentham par excellence c'est le rapport de l'islam officiel à l'*ijtihad*.

Si cette hypothèse pouvait avoir une parcelle de réalité, alors perdurerait encore aujourd'hui, chez tout un chacun et en arrière-fond mémoriel, un espèce de *double-bind* paralysant et un mécanisme immédiat d'autocensure morale et imaginaire. Cette autocensure reposerait sur un stock cognitif partagé et menaçant, qui se déclencherait dès que l'on essaye de nommer les activités d'innovation par leur nom, c'est-à-dire, en définitive, de les objectiver, de les reconnaître et de les communiquer et de les institutionnaliser. Ainsi nous pourrions peut-être comprendre pourquoi les Arabes sont si aptes et si impatients à reconnaître l'innovation chez l'étranger et si réticents à l'accepter venant de chez eux. Si l'étranger innove, c'est son problème avec son histoire culturelle d'origine, mais si le Musulman innove de soi sur soi, s'il s'invente et se ré-invente, par nécessité ou par désir, il se place alors dans un réseau de références inconscientes handicapantes, à la frontière menaçante de l'hérétisme. Un stock de *hadiths* (recommandations du Prophète) et de règles est là pour être utilisé contre tout dérapage. Ainsi cette recommandation : " Suis et ne précèdes pas "(vi).

Tahar Haddad constitue un cas d'étude exemplaire de cette théorie du " bégaiement névrotique arabe ", de cette pathologie auto-immune vis-à-vis de l'activité généralisée et démocratique de l'innovation endogène. Ce bégaiement névrotique non identifié comme tel, aboutit à des situations de mesmésisation et d'impuissances non expliquées face à l'histoire et ses changements, impuissances qui se traduisent en explosions récurrentes de violence, contre les autres, entre sois, et en définitive contre soi .

Cette difficulté à diagnostiquer le handicap en soi-même conduit surtout à la recherche perpétuelle d'un persécuteur extérieur. Pour le monde arabe et musulman, il est difficile dans ces conditions, de survivre et de se développer en tant que communauté stable sans avoir un ennemi. L'ennemi explique notre propre impuissance à nous hisser la dignité et à partager avec nos semblables la jouissance de la rencontre sans limites de la différence .

Ainsi, encore une fois, la place attribuée à l'innovation dans le monde arabe ne bénéficie que d'un statut ambigu même après des décennies d'éducation moderne. Aux yeux des élites tunisiennes et arabes généralement, il n'y a d'innovation que scientifique ou de haute technologie. A leurs yeux, le monde ne change que par la technologie ou par la science, c'est à dire de façon instrumentale, bureaucratique. Le monde musulman et ses élites acceptent difficilement l'idée que l'innovation n'est pas que technologique, mais qu'elle est aussi de statut, d'attitudes et de valeurs. L'aventure de la transformation de soi par soi.

Ce qui précède, quelle que soit la grossièreté de l'argument, a au moins le mérite de nous indiquer la possibilité qu'il reste un travail immense d'institutionnalisation consciente de l'activité innovatrice. Ce travail de changement culturel endogène, la société tunisienne, et la société arabe doivent le faire par elles-mêmes, et sur elles-mêmes.

III – Distinguer l'innovation d'État de l'innovation Civile.

Il ne semble pas que les élites civiles tunisiennes et arabes soient conscientes d'une telle réquisition. En tout cas, elles ne semblent ni prêtes à engager un tel débat, ni à ouvrir des projets et des chantiers d'action ou de réflexion dans ce sens. Une sociologie et une anthropologie du changement culturel endogène restent à construire, en Tunisie, comme dans le monde arabe, et même, pourquoi pas, une ethno-psychanalyse de l'activité consciente de l'innovation, acceptant de nommer intentionnellement et positivement les choses. Or ces chantiers doivent nécessairement précéder ou à tout le moins consolider toute révolution politique.

Les élites sont exclusivement préoccupées, pour l'heure, par une démocratisation essentiellement formelle de la vie publique. Une démocratisation formelle a-t-elle des chances importantes d'aboutir à des changements culturels endogènes ? Voilà un débat que l'on a tendance à oublier. Plus d'une décennie après la chute du Mur de Berlin, les transitions contrastées d'un groupe de pays comme la Pologne, la Tchécoslovaquie ou la Hongrie d'une part, et d'un groupe d'autres pays comme la Russie, la Roumanie ou la Bulgarie, d'autre part, devraient faire réfléchir les élites arabes, un peu plus profondément sur les risques d'une démocratisation cosmétique. La différence de transition entre le premier groupe et le deuxième groupe des pays de l'Est ne viendrait-elle pas de changements culturels rampants, dans la matrice même de leurs sociétés, qui avaient préparé la révolution politique rendue possible par l'affaiblissement du système de contrôle sociétal mis en place par le soviétisme et qui lui-même prolongeait l'esprit « moujik » qui avait enfermé les individus et les peuples dans leurs corsets ? Comment croire que la Chute du Mur du Sud serait effective au sud de la Méditerranée, sans avoir été fermentée, précédée, par la projection rêvée d'une autre forme de vivre ensemble, de se regarder les uns les autres, dans notre étrangeté, notre surprenance ?

En tant que Société sommes-nous vraiment sûrs aujourd'hui, que nous avons accompli notre changement culturel endogène ? que nous ne sommes pas encore et toujours en train de maltraiter, en notre sein, d'autres Tahar Haddad ? Devant l'individu qui se risque à vouloir être l'innovateur endogène, la société tunisienne a-t-elle vraiment baissé ses réflexes de défense et modifié sa peur viscérale de tout enfant, qui, en son sein annonce un changement, balbutie une nouvelle idée, touche au panoptique invisible qui l'enchasse ?

65 ans après que la Société Tunisienne ait collectivement isolé et d'une certaine façon, crucifié Tahar Haddad, Le poème célèbre :

*“ Il a vécu dans le désir de goûter, ne serait ce qu'une seule fois, un raisin ;
quand il fut enterré, on lui en apporta une pleine grappe !
L'artiste de l'amertume
ne peut trouver le bonheur,
qu'enveloppé dans le dernier drap ! ”*

clamé en 1949 par le poète Ali Douaji ^(vii), lui-même tunisien, sur la condition de l'artiste et de l'innovateur dans la société, résonne encore avec l'humiliation et toute l'amertume silencieuse de ces exilés de l'intérieur, que sont les créatifs et qui forment une longue cohorte de *Ikhwân al-ghalba* : “ Les frères de l'amertume, de la déception et de l'humiliation ”.

Cette longue chaîne des *Ikhwân al-ghalba* passe de Haddad à Douaji pour arriver jusqu'à Béchir Salem Belkhiria ^(viii), et Lotfi Ben Abderrazak ^(ix), tous décédés avant l'âge. N'oublions pas Mahdi Almandjra, innovateur marocain, homme de toutes les avants gardes, toujours vivant, mais exilé au Japon, isolé et incompris ^(x) .

Ce poème de Douaji, qui reprend un proverbe local ancien, n'a-t-il pas conservé un accent de vérité pour caractériser le statut de l'innovateur et du créatif dans le corps social tunisien aujourd'hui ? Ces

vers de Ali Douaji ne sont-ils pas au fond, la plus belle des thèses de sociologie, la plus concise des anthropologies arabes, la plus pertinente et la plus élégante qui ait jamais été écrite sur nous-mêmes ? Voilà encore, s'il en fallait un, un exemple du miracle même et toujours valide de la poésie comme forme d'énonciation cognitive, et pouvoir invincible du poète dans ce XXI siècle ! Quel est donc l'universitaire patenté ou l'intellectuel arabe prestigieux qui peut prétendre avoir dit des choses aussi justes et aussi actuelles avec si peu de mots ! Pourquoi ne montrons-nous de la reconnaissance pour l'apport des innovateurs, que lorsqu'ils ne sont plus là pour la vivre ? Pourquoi tuons-nous les innovateurs pour nous approprier ensuite les mérites et les retombées de leurs idées ?

La validité et l'applicabilité de ce poème, un véritable théorème du changement, encore vérifiable, aujourd'hui, sont un indicateur endogène du non-changement tunisien vis-à-vis de l'acte créatif et de sa réception. Notre thèse, en effet, est qu'il s'agit là d'un indicateur endogène de non changement culturel et que le changement culturel est nécessaire au monde arabe pour participer à la civilisation contemporaine, autant qu'au changement de ses structures politiques. C'est donc, en construisant une série d'indicateurs pertinents du même type, que nous pouvons mesurer sereinement le chemin qui reste à parcourir par rapport à nous-mêmes et non seulement par rapport à l'Autre (l'Occidental).

Il importe de distinguer deux facettes du changement culturel : le changement par rapport au repère qu'est l'autre que nous essayons de copier pour converger vers une civilisation commune, d'une part, et d'autre part, le changement par rapport à soi. Les deux changements culturels sont nécessaires mais ne se confondent pas et ne sont pas substituables. Et dans notre modèle implicite du changement, nous faisons tous les efforts pour rattraper l'Occidental, mais nous n'en faisons aucun pour changer par rapport à nous-mêmes et faire évoluer nos archaïsmes culturels ou nos peurs face à l'innovation endogène. Ce faisant, notre changement est dirigé exclusivement par les innovations exogènes. C'est pour cela que nous n'arrivons pas à les maîtriser ni à les enrichir à notre tour . C'est pourquoi notre participation à la modernité et à la civilisation contemporaine est aussi faible .

Une illustration parlante de ce que nous avançons se voit dans les galeries de nos héros publics que nous construisons tous les jours . Ces galeries qui sont en fait très ségréguées. Pourquoi nos journaux, de Casablanca jusqu'à Ghazza, sont-ils donc remplis exclusivement, de la première à la dernière page, de noms et de photos d'hommes politiques, de joueurs de football, ou de chanteuses de variétés ? Ces 3 types de personnages sont importants, certes, pour construire une société, mais sont-ils les seuls qui y apportent quelque chose ? Comment croire qu'une société n'avance qu'avec ces 3 professions là ? Si la palette de nos héros secrétée par nos mass-média est si étroite, comment s'étonner alors que nos enfants ne rêvent que de devenir ministres, footballeurs ou chanteurs de variétés ? Qui peut avoir envie et se risquer à devenir innovateur dans ces conditions, quand il n'est que boulanger, briquetier ou chemisier ? **(11). Quand on veut auditer une société sur son aptitude à générer l'innovation ou la modernité, il suffit d'ouvrir ses journaux, d'écouter sa radio, et de mesurer la largeur de la palette de ses héros.**

En quoi changer de prince, dans ces cas-là, changerait-il quelque chose ? Le pouvoir est à l'image d'une société. Si l'individu ne s'y juge pas comme acteur et inventeur de son histoire propre et de son propre changement, comment peut-on croire à le changer par en haut ? Le travail de changement de l'Etat et du pouvoir politique en particulier, n'exempte pas la société du travail essentiel, organique, de changement sur elle-même, bien au contraire. On ne peut asseoir une Innovation d'Etat sur un Conservatisme Civil et Sociétal. Les exemples mêmes de La Tunisie des années 30 et de Tahar Haddad sont justement, la preuve éclatante que le Changement Civil précède le Changement d'Etat.

Sans les idées, le courage et le débat entamé très tôt grâce à Tahar Haddad par la publication de son livre, la promulgation le 13 Août 1956, soit 25 ans plus tard, du texte juridique du Code du Statut Personnel sur l'émancipation des femmes, n'aurait pu aussi facilement avoir lieu dès le début de l'Indépendance. Ce Code du Statut Personnel reprend d'ailleurs la plupart des principes nouveaux énoncés par Haddad dans son fameux livre de 1930. Ainsi, faut-il être conscient que, sans le concept de Féminisme Civil, c'est-à-dire de mutation de valeurs de la société par elle-même autour du statut de la femme, entre 1930 et 1956, le concept de Féminisme d'Etat ne pouvait avoir d'existence durable en

Tunisie. De même, sans le concept d'Innovation Civile, celui d'Innovation d'Etat ne serait pas viable. (12).

IV - Les enjeux économiques de l'innovation civile endogène : la monétarisation des idées

Le travail de changement endogène des mentalités vis-à-vis des ingénieurs et des créatifs est urgent et plus nécessaire que jamais, à cause de ses enjeux fondamentaux. Ces enjeux fondamentaux sont au nombre de deux, au moins :

Le premier enjeu est une contrainte de fonctionnalité économique : en effet, de notre changement d'attitude culturelle face à l'innovateur endogène dépend l'accession de notre structure économique à la qualité de l'économie immatérielle. L'ensemble de l'économie et tous ses secteurs doivent être enrichis par l'ingéniosité de tous, sans exception, sans ségrégation, sans préjugé quelconque de sexe, d'âge, de lieu de naissance, de niveau d'instruction .

Sans cette accession rapide à l'économie immatérielle, nous deviendrions peu ou prou des esclaves pour d'autres nations, en une décennie, sans compter les dissensions internes qui nous ramèneraient aux siècles d'anomie. Sans la mobilisation des capacités créatrices de tous les tunisiens dans les nouveaux jeux de l'économie de créativité la plus mobilisée, nous condamnons notre jeunesse à continuer à vivre dans une " économie du SMIG ", dans une " économie de la sueur ", une société des bras nus au service d'autres créativités extérieures. Toutes les politiques de mise à niveau, comme celles d'éducation ou de formation, n'ont pas empêché le constat que nous sommes dans une économie en panne d'immatériel, en panne d'idées. Nous sommes une société à " Ideas Gap ", suivant la formule de Paul Romer (13).

Pour réussir à devenir un peuple de 10 millions d'entrepreneurs, il faut nous transformer en 10 millions d'innovateurs, 10 millions d'êtres humains qui n'ont pas peur de leur créativité propre et qui acceptent de se reconnaître comme innovateurs ; des êtres humains qui n'ont pas peur de la partie créatrice d'eux-mêmes. Cette partie noble qui constitue la ressource la plus essentielle de l'économie immatérielle.

En réagissant de façon négative et en combattant la créativité de mon frère et de mon cousin, c'est de la mienne, en fait, que j'ai peur. Ce rapport névrotique des individus et des communautés à l'acceptation de l'innovation endogène, ne finit pas de piéger et de déchirer les êtres et les talents.

Comment prétendre construire une société de 10 millions d'innovateurs, de 10 millions de *moujahidine*, quand celle-ci ridiculise, combat, isole, s'approprie impunément et, en définitive, étouffe tout individu, toute initiative et toute tentative d'énoncer une idée nouvelle, étrange, inhabituelle et non conventionnelle ? Comment peut-on à la fois constater que nous sommes en manque d'idées de projets économiques et culturels, et en même temps mener la vie dure à toute idée nouvelle qui naît en nous ? Comment pouvons-nous désirer entrer dans la post-modernité quand nous décourageons, nous maltraitons même, ceux qui, parmi nous, cherchent à vivre d'idées nouvelles ? comment peut-on clamer que notre économie est en panne d'immatériel et accepter le fait patent que l'on ironise en privé sur les hommes à idées, quand on ne les en dépossède pas le plus sereinement du monde ? Quand on ne leur vole pas tout simplement leurs projets ? Pas plus que du temps de Tahar Haddad, les hommes à idées ne sont pas respectés aujourd'hui, ou jugés dignes d'intérêt par la société tunisienne .

" Les idées naissent de l'espoir d'être entendues " selon la formule célèbre de Thierry Gaudin, (14). Les idées naissent de l'espoir d'être reconnues, certes, mais aussi et surtout d'être payées. Or, avec une telle posture sociétale nous n'entrerons jamais dans la " monétarisation des idées ", dans la marchandisation des idées (15). On ne peut pas établir une valorisation économique des idées, un marché des idées, socialement et culturellement institutionnalisé, par un décret . Un décret inopérant et hypo-

critique, dans une société qui pratique et cultive la culture du refus ou de l'extorsion des idées. Pour l'heure, ceux qui sont payés pour leurs idées, sont des experts étrangers, d'abord et avant tout. Nous sommes encore la société du plagiat généralisé quand il s'agit des idées nées dans notre sein et du paiement des royalties quand il s'agit des droits d'auteur des étrangers.

Les articles de journaux et les thèses universitaires sont remplies de citations étrangères, rarement de citations locales. Nous avons une répugnance à nous citer, à nommer le nom arabe, celui de nos semblables et de nos cousins, à nous faire connaître les uns aux autres. Nous avons une difficulté névrotique à nous reconnaître les uns les autres, à exercer une promotion réciproque et collective. Nous avons peur de rendre célèbre le nom de l'autre, quand il vit dans notre espace, quand il est notre cousin. Nous considérons sa célébrité comme une menace à nous-mêmes. Nous sommes une société de coupeurs de têtes, de coupeurs de noms. (16). Si nous nous projetons chacun comme un olivier fécond, comment pouvons-nous croire qu'on en cueille les fruits en maltraitant l'arbre ? Comment pourrions-nous développer l'Eden de la forêt féconde quand on scie, blesse et déracine les troncs mêmes qui la composent ?

Croire que nous pourrions rattraper économiquement l'Occident, en nous abstenant de réaliser notre propre changement culturel endogène, est une perte de temps et un piège pour l'avenir de notre jeunesse. Croire qu'il suffit seulement d'importer, de copier ou d'apprendre les technologies occidentales pour rattraper les Occidentaux est une théorie erronée. Nous ne faisons que nous habiller des épilures de fruits produits et consommés par d'autres. C'est ainsi que depuis le début du 19^{ème} siècle, où Ahmed Bey avait créé l'École Polytechnique du Bardo en copiant celle de Paris, nous ne finissons pas de courir après l'Occident et nous n'avons toujours pas réussi à le rattraper. Aujourd'hui-même, après quatre décennies d'industrialisation vigoureuse, nous n'avons réussi qu'à construire une économie majoritairement à bas salaires, où les êtres ne valent économiquement que par leur force ou leurs dépenses physiques. Nous n'avons toujours pas appris ni à industrialiser les idées, ni l'innovation. Aujourd'hui encore, il y a des élites parmi nous qui nous font croire qu'il suffit d'acheter et d'apprendre l'informatique et l'internet et que grâce à ces industries exclusivement, nous entrerons immédiatement dans l'économie généralisée de la créativité, l'intelligence et de l'immatériel ; ce qui est faux, bien évidemment. Nous avons des millions de voitures dans nos contrées. Au mieux, nous savons les réparer, mais nous ne savons pas les inventer, et nous ne laissons aucun d'entre nous tenter d'en fabriquer une. Nous sommes un des pays qui fabriquent le plus de blue jeans au monde, mais nous ne savons pas encore les concevoir, les rêver. Nos élites doivent comprendre qu'il en sera de même avec ces nouvelles technologies de l'information. Le modèle de l'innovation sociétale par l'exclusivité de l'emprunt des technologies à l'Occident est une chimère d'intégristes de la technologie. Ils sont tout juste désireux d'exercer un monopole d'énonciation des formes de progrès, comme l'étaient, autrefois, les cheikhs de la Zitouna et les "Prépondérants" des années 30, ceux-là mêmes qui condamnèrent Tahar Haddad, parce qu'il avait empiété sur leurs prérogatives, sur leurs publics captifs. Ils ont besoin de l'ignorance des masses pour pouvoir être des chefs. Nous sommes loin des Lumières dont ils se veulent être les uniques représentants.

Le cœur de toute innovation, technologique ou culturelle, est la pertinence. Les idées pertinentes peuvent provenir de chacun de nous, quel que soient notre sexe, notre niveau de diplôme, notre âge, notre origine sociale. Ceci est un fait établi dans le monde et en Tunisie aussi. Nous avons témoigné depuis des décennies de cette réalité. Pour nous, il ne s'agit pas seulement, répétons-le encore une fois, de fonder et mener une économie politique de la pertinence, mais surtout et d'abord de faire naître une culture générale et auto-entretenu de la pertinence.

Or notre préoccupation exclusive, en tant que société, est de lutter d'abord contre l'impertinence, peu importe ce qu'elle révèle, ce qu'elle peut contenir comme pertinence nouvelle, en puissance. Nous sommes une société esclave, anxieuse, avant tout, du respect des formes. Nous avons peur du changement et nous refusons de le regarder et d'y réfléchir. Nous refusons même, d'en rêver. Cela nous pousse à discourir sur le changement plus que les autres, afin de mieux le tenir à distance. Il faut que tout change pour que rien ne change », célèbre formule du Prince Salina, dans le roman « Le Guépard » de

Moncef BOUCHARA

Giuseppe de Lampedusa, s'applique à merveille. Nous sommes d'une certaine façon des lâches face à notre ennemi principal, c'est à dire nos propres peurs .

Pour réussir des changements sociétaux, il faut, entre autres chantiers à ouvrir, penser à des politiques d'accompagnement de l'innovation culturelle. Ces politiques devront être d'abord qualitatives. Or, nos élites officielles et sociétales ne savent toujours imaginer, inspirer ou mettre en œuvre, que des actions d'incitations financières ou matérielles, bref, elles n'imaginent que des politiques du changement quantitatif, par les dépenses matérielles ou par le déploiement de la force. Elles sont encore inconscientes et peu compétentes en matière de changement qualitatif. Ce faisant, elles en sont tout simplement encore aux formes et à l'idéologie du développement stakhanoviste, comme celles du Gosplan soviétique, accumulant des décennies de retard, par rapport aux évolutions de pays comme la Finlande, ou l'Irlande. Nos élites n'ont pas compris qu'il n'y aura pas cette " Nouvelle Économie Tunisienne " sans une " Nouvelle Société Tunisienne ". Quant à la Nouvelle Société du Savoir dont elles commencent à emprunter la rhétorique sur l'internet, leur préoccupation majeure est comment imaginer y garder les rigidités et les mandarinats qui justifie leur statut.

Les hommes qui mènent le changement qualitatif ne sont pas ceux qui mènent le changement qualitatif, (17). Dans les couloirs des administrations comme dans les entreprises privées, nous distinguons les individus par leurs diplômes et leurs apparences et non par leur pertinence ou leurs capacités créatrices. Nous distinguons les hommes en fonction de leur capacité d'insertion dans le conformisme ambiant, en fonction de leur aptitude à nous rassurer dans nos certitudes, ou par notre capacité à les " contrôler " et non par leur capacité à nous déranger en nous éveillant sur nos insuffisances et nos ignorances. Nous ne cherchons pas des « éveilleurs », des « éclaireurs », des « illuminateurs », des hommes qui ont appris à s'accoucher mais des hommes qui se couchent facilement . Le chantier est, par conséquent, immense. C'est une bataille contre un ennemi redoutable, un ennemi caché, au plus profond de chacun de nous-mêmes.

Aujourd'hui, malgré tous nos acquis ou à cause de ces acquis, nous sommes arrivés au défi du Changement Qualitatif. C'est le stade où nous devons inéluctablement prendre conscience que Le Réformiste (l'innovateur d'idée) est aussi nécessaire au Changement Tunisien et Arabe que le Réformateur (l'entrepreneur politique qui applique les idées nouvelles et les médiatise par rapport à l'appareil institutionnel). Dans la vie politique comme dans la vie économique, l'innovateur et l'entrepreneur ne se confondent pas et ne se substituent pas. Ils ne sont pas un danger l'un pour l'autre. Ils sont, plus que jamais dans l'économie comme dans l'histoire de l'humanité, la condition nécessaire d'existence réciproque l'un de l'autre.

Le drame tunisien et le drame arabe, finalement ne se résument-ils pas au fait que les Réformateurs (c'est-à-dire les entrepreneurs et les dirigeants politiques) se croient supérieurs et définitivement autonomes par rapport aux Réformistes (c'est à dire aux hommes aux idées nouvelles) ? La malédiction tunisienne n'est-elle pas que les entrepreneurs et ceux qui ont du pouvoir et de l'argent se croient tout simplement plus intelligents ou plus " réalistes ", plus insérés que les hommes à idées ? Le réalisme tunisien cache à bon compte la médiocrité tunisienne. N'est-ce pas là que réside le principal handicap arabe et musulman face à la modernité : le mépris des découvreurs d'idées et des hommes à idées, quels que soient leur origine ou leur statut ? Comment ces élites ne voient-elles pas que leurs fortunes actuelles et leurs puissances locales sont illusoire ? N'est-il pas clair et visible que les actifs économiques immatériels de n'importe quel entrepreneur américain de l'internet valent plusieurs fois les actifs matériels de n'importe quel potentat pétrolier ? Quand donc, les élites tunisiennes et arabes pourront-elles réaliser qu'il n'y aura pas de Nouvelle Économie Tunisienne ou arabe sans l'émergence d'une Nouvelle Société Tunisienne ou Arabe, basées sur d'autres notions de valorisation économique de l'individu et de sa créativité.

V- Les enjeux politiques et civilisationnels de l'innovation endogène : La réinterprétation du concept d'égalité entre les hommes & la refondation du concept de République.

Le deuxième enjeu capital, qui est plus profond que des réquisitions d'ordre économique, et qui est subordonné à la modification de nos attitudes culturelles vis-à-vis de l'acte innovateur et de l'idée pertinente, est tout simplement la revivification et la poursuite dans le futur de l'aventure républicaine qui nous lie tous aujourd'hui, en tant que communauté historiquement spécifique. Cela s'appelle le Pacte Républicain. Tahar Haddad a été au cœur de la naissance et de l'accouchement d'un contrat social implicite, de ce Pacte Républicain, pacte qui est la poursuite de cette véritable Passion de l'Égalité qui ne finit pas de travailler et de remuer si profondément la société tunisienne depuis les années 30. Tahar Haddad et Habib Bourguiba (le Réformiste et le Réformateur) ont exprimé et personnifié, mieux que d'autres, cette aspiration profonde du petit peuple tunisien des années 30 vers l'égalité des chances entre tous les tunisiens.

L'aventure historique moderne tunisienne, l'existence aujourd'hui de la classe moyenne tunisienne, exceptionnellement large, qui porte encore culturellement cette aventure, ont été rendues possibles grâce à la victoire politique de ce que l'on a appelé les Néos sur les Archéos, entre 1934 et 1939. Cette victoire a été celle de la stratégie qui avait énoncé que le changement provenait plus sûrement de la mobilisation des masses plutôt que de celle des notables, de la mobilisation de tous plutôt que de celle des élites. Cette bataille a vu la victoire de la notion de mobilisation du plus grand nombre sur celle de l'élitisme. C'est cela qui est Néo.

Le Néo, c'est l'idée nouvelle et le concept, nouveaux pour l'époque, de la notion du « plus grand nombre », de la nécessité de mobilisation du plus grand nombre. Tahar Haddad était le penseur avant l'heure des Néos. Par ses prises de position, ses articles, son compagnonnage avec Mohamed Ali Hammi (Fondateur du Syndicalisme Tunisien et premier syndicaliste arabe), Il avait été, entre 1923 et 1934, la voix avant-gardiste par excellence des Néos qui devaient arriver plus tard et de ceux qui ne se reconnaissent pas encore officiellement comme tels. En fait, Tahar Haddad a été le premier des Néos, précédant Bourguiba lui-même et ses camarades, fondateurs du Néo Destour. Tahar Haddad est le père caché, le père innovationnel, le père non reconnu de l'idée d'égalité des chances et de l'égalité des hommes dans la société tunisienne d'aujourd'hui. Nous n'avons pas compris comment l'idée d'égalité entre les hommes avait culturellement cheminé en Tunisie pour préparer l'institutionnalisation ultérieure de la République et de ses fondations socialement et culturellement construites . Aujourd'hui, il convient de se livrer à un approfondissement de l'entendement culturel de la République . Cette herméneutique de la notion de république est un chantier à rouvrir, car elle est elle même un support de la compréhension plus profonde de ce par quoi les hommes sont égaux . L'importation des principes universels des Droits de l'Homme, encore une fois, ne nous exempte nullement de notre travail sur nous mêmes pour comprendre ce qui servirait de support et de règle pour cohabiter, pour exister comme communauté . Nous ne devons pas nous suffire du poids du passé pour définir nos identités mais nous définir par nos aspirations à être .

Tahar Haddad n'a pas eu de continuation biologique, de descendance biologique pour perpétuer son nom. Il n'existe ni un fils biologique ni une fille biologique de Tahar Haddad. Tahar Haddad n'a ni eu le temps de vivre décemment sur le plan matériel, ni le temps de jouir du plaisir commun de fonder une famille. Jusqu'à ses derniers jours sa mère lui demandait quand il se mettrait à gagner de l'argent comme tout le monde . Et Tahar Haddad répondait toujours « Bientôt, Très bientôt, Ma mère, je te le promets ! ». Tahar Haddad a sacrifié sa jeunesse à imaginer un meilleur avenir pour les enfants des autres, ceux là mêmes qui le rejetaient, le raillaient et l'insultaient. Aujourd'hui, d'une certaine façon, opportunistes par réflexe, nous prétendons tous être ses enfants, tels qu'il les a rêvés. Nous croyons

Moncef BOUCHARA

avoir ainsi récupéré son héritage. Mais nous ne sommes ni vraiment, ni complètement ses enfants, comme ils nous avait rêvés, autonomes, inventeurs de nous-mêmes, aussi libres par rapport à nos capacités créatrices qu'il l'avait voulu et désiré .

Nous sommes les enfants incomplets de Tahar Haddad, ses enfants illégitimes. Tahar Haddad avait rêvé que nous serions tous et toutes des " aristocrates ", égaux dans les chances d'énoncer l'innovation, au profit de notre communauté comme de nous-mêmes. C'est cela, aujourd'hui, l'illustration la plus adéquate de l'égalité des chances entre les êtres humains. Or cette égalité des chances dans l'énonciation de l'innovation, nous ne l'avons pas encore atteinte, pire nous la combattons, pour la simple raison que nous ne croyons pas à nos propres capacités créatrices, celles de chacun et celles de tous.

Nous sommes, répétons le, les descendants symboliques illégitimes de Tahar Haddad, c'est pourquoi nous avons tant de difficultés à perpétuer son esprit, à reproduire son modèle, à réparer complètement le crime qui a été commis contre lui par nos pères et nos grand-pères, et en définitive, à dépasser sa fin ignominieuse. En définitive, nous sommes toujours coupables de crucifixion de Tahar Haddad.

Cette légitimité complète du titre d'enfants de Tahar Haddad, le remboursement de notre dette envers lui, le rachat du crime de nos parents à son égard, nous ne les atteindrons que quand il n'y aura plus, en Tunisie comme dans le monde arabe, d'autres Tahar Haddad isolés, moqués, dépouillés du bénéfice de leur idées nouvelles, au profit de plagiaires appartenant à des Nomenklaturas de circonstance, à commencer par certaines nomenklaturas universitaires.

A ce titre l'Université de l'après-indépendance, comme institution, porte une lourde responsabilité. En effet, comment l'Université Tunisienne elle-même, lieu théorique des hommes à idées et dépositaire institutionnel premier de la mise en œuvre du principe d'égalité entre les êtres, peut-elle prétendre aujourd'hui à être la fille légitime de Tahar Haddad ? A quoi nous servent donc ces dizaines de livres et de thèses écrites par l'Université Tunisienne sur Tahar Haddad, quand celle-ci continue à entretenir un mandarinat d'une autre époque en son sein, comme vis-vis de ceux qui n'en font pas partie ? A quoi nous servent ces centaines de milliers de diplômés qu'elle produit quand elle n'a toujours pas suscité en eux l'esprit de l'innovation ? A quoi nous servent ses milliers de chercheurs quand ils parviennent toujours pas à être des trouveurs ? L'université tunisienne continue à se moquer des autodidactes, qui comme Tahar Haddad innovent dans la clandestinité de l'informel, en dehors des structures ronronnantes et auto-satisfaites, qu'elle a adouées ? A quoi sert cette université quand elle utilise les expressions " économistes de la rue " comme insulte, quand elle se gausse des " penseurs de la rue ", avec mépris ? A quoi sert une université qui n'a toujours pas énoncé ou transcrit l'aventure quotidienne de l'homme de la rue ? Une université qui prouve tous les jours son isolement par rapport à la société qui lui a donné naissance, par rapport à la culture commune et aux préoccupations de celle-ci et par rapport à l'innovation balbutiante de tout un chacun ? En quoi l'Université Arabe plus largement, a-t-elle secrété depuis 50 ans, les valeurs du Changement Endogène ? Quels droits peut-elle monopoliser en matière de Lumières ?

Rappelons nous qu'une communauté qui n'a pas d'horloge parlante, ne peut pas se donner rendez-vous, et ne peut pas se réunir autour d'un lieu. Ce lieu est d'abord une projection collective. Il est la manifestation d'un désir, du désir commun d'être ensemble. Une communauté qui n'a plus de rêve collectif qui lui reste encore à réaliser, n'a plus de destin historique, ne peut aller nulle part et finit par tomber en morceaux. Faire semblant aujourd'hui, de croire que les seules valeurs de solidarité sociale ou de nationalisme pur et dur peuvent tenir de ciment exclusif à une société, est une vue étroite. Faire semblant de croire que seuls les jeunes d'aujourd'hui ont des désirs d'avenir collectifs est une négation du désir collectif d'être . Cela est significatif de notre sous compétence en matière de désir d'être en tant que nation et en tant que communauté .

Il nous paraît urgent aujourd'hui, de redémarrer la refondation du consensus républicain tunisien et la plupart des consensus culturels et sociaux arabes autour de valeurs fondamentales nouvelles . Nous devons reconfigurer le jugement méprisant ou craintif que nous portons sur nous-mêmes et les uns sur les autres.

Le principe de l'égalité des chances entre les hommes, qui se concrétise en un projet pratique de société ensuite, a besoin d'une herméneutique permanente afin d'être constamment refondé et resignifié. C'est ainsi qu'il être adapté à l'Histoire. Car qu'est que l'Histoire ? L'Histoire c'est la révision du jugement de l'homme sur lui-même . Et l'homme ne finit pas de se revaloriser à ses propres yeux.

Nous devons être conscients que nous ne pouvons exister et nous coordonner comme communauté agissante, que quand nous avons toujours un programme d'espoir à atteindre, un programme motivationnel commun. Or, ce n'est pas le passé qui fonde l'identité agissante d'un groupe humain, mais le désir, un désir fort d'être ensemble qui reste à réaliser. Si nous fondons la notion de République sur des repères du passé, nous l'enterrerons. Elle ne sera qu'une coquille, un symbole vides. Comment ré-inventer une République ? Autour de quoi ? Autour de quelles valeurs ? Autour de quels refus ?

Il n'y aura pas de Nouvelle République sans Nouvelle Société

Nous devons tous aujourd'hui d'être ce que nous sommes, individuellement et collectivement, à cette aspiration profonde, à ce désir fou, du petit peuple tunisien, de nos grand-parents dès 1934, de parvenir un jour à l'égalité des chances par la promotion sociale, par l'éducation, par la promotion économique. Ce désir et ce rêve les ont réunis, mobilisés et galvanisés pour parvenir à l'indépendance du pays. Les tunisiens doivent leur progrès économique aujourd'hui, par rapport à leurs voisins, à l'enracinement sociétal de ce rêve, de ce désir et à la pérennité culturelle de l'esprit Néo. Cet esprit Néo, né dans les années 30, entre Bab Souika (quartier populaire de Tunis) et Ksar Hellal (petite ville du Sahel tunisien). Le consensus tunisien s'est implicitement et secrètement noué là. Aujourd'hui le principe de communauté vivant pacifiquement en égalité est en danger d'obsolescence.

Oui ce rêve sera bientôt épuisé, car il sera devenu une réalité, une réalité acquise banale. Dans une décennie, si ce n'est dans quelques années, il n'y aura pratiquement plus de tunisiens pauvres. Nos enfants iront tous à l'Université.

Quel sera alors le programme, le contenu de la Passion de l'Egalité Tunisienne ? Passion considérée elle-même comme un outil de référence de la démocratisation du monde arabe ? Quel sera le contenu de cette passion qui a été le principal moteur de l'aventure historique moderne ? Quels désirs d'être ensemble, quels rêves de futur sociétal, quels objectifs pourraient se donner les arabes et les tunisiens en particulier, pour continuer à courir ensemble, vers les mêmes objectifs, à former encore une communauté, quand nous ne pourrons plus asseoir notre union sur la haine de l'autre ? Quand nous ne pourrons plus utiliser la figure de l'Occidental, de l'Israélien ou l'Américain et de l'Autre en général pour justifier notre absence de changement culturel ? Quand ils ne seront plus des ennemis de circonstance ? Avec quel contenu les arabes et les tunisiens, en particulier, doivent-ils approfondir la notion d'égalité des chances, pour qu'ils puissent continuer à entretenir un consensus, une intelligence collective face aux événements du monde, sans avoir à passer par l'intermédiation automatique de l'ennemi extérieur ? Les arabes n'ont pas enfanté de Mahatma Gandhi moderne . Ils n'ont encore pas apporté à la civilisation un message de paix . Non pas qu'il n'existe pas au plus profond d'eux-mêmes un désir de paix, mais parce qu'ils n'ont pas eu la force d'élire un énonciateur représentatif de leur désir profond de paix . Les arabes doivent inventer leurs propres modèles culturels de bonheur avant de reprocher aux autres leurs malheurs, les injustices dont ils se plaignent .

Rappelons-nous donc, pourquoi Tahar Haddad a été puni, voire crucifié par l'ensemble de la société de son époque : parce qu'il était né à El Hamma de Gabés, petit village du Sud, et non à Tunis, la capitale ; parce qu'il était autodidacte ; parce qu'il n'était pas assez diplômé par l'Université, ni adoubé par les mandarins ou les notables zeitouniens de l'époque, exclusivement originaires de Tunis. Il n'était donc pas jugé qualifié pour énoncer l'innovation. Le futur contenu du concept de l'égalité des chances dans le monde arabe, c'est précisément le droit de chacun à énoncer publiquement l'innovation, sans discrimination préalable aucune de statut. C'est ainsi que les arabes rentrerons dans la culture de la paix civile . Cette égalité des chances à l'énonciation de l'innovation est beaucoup plus difficile à réaliser que le simple progrès économique, car elle exige la remise en cause permanente des positions acquises

par les élites ; Or, l'élitisme n'a pas fini de se pérenniser dans la Tunisie moderne. Le mandarinat n'a pas fini de renaître de ses cendres. Le spectre et le démon Archéo ne finissent pas de renaître chez les enfants des Néos.

VI – Pourquoi “ Sidi ” Tahar Haddad ? Le rôle des femmes dans l'émergence d'une Nouvelle Société Arabe.

Quand et surtout comment abandonnerons nous les critères de jugement qui ont abouti à la crucifixion de Haddad, à la véritable “ via dolorosa ” qu'il a connue de 1930 à 1935. Comment pourrions-nous changer notre manière de nous juger ? C'est en cherchant la réponse à ce genre de questions, que nous pourrions parvenir à payer notre dette vis à vis de Tahar Haddad et à racheter le crime commis quotidiennement contre ses semblables.

C'est dans cette perspective, que les dernières lignes de cet article seront encore une fois et toujours dédiées à Sidi Et-Tahar El Haddad. Je dis sciemment “ Sidi ” (Maître) parce qu'il est mon maître, notre maître à tous, et que l'islam dans sa doctrine première ne reconnaît la maîtrise et la supériorité qu'à celui qui nous apprend la science. En le qualifiant de Sidi, je pratique l'exercice du *Tamjid* à son égard . J'en fais un illustre parmi les illustres . Un *Majed* parmi les *Amjed*

Car il se trouve que Tahar Haddad nous aura appris à tous plus que la science et nous aura transmis plus que le savoir. Tahar Haddad nous aura appris à être, à apprendre à être tout simplement. A chacun de nous, il aura appris à être un aristocrate . En tant que communauté, il a ouvert la voie à “ une république d'aristocrates ” et non à “ une république sans individus ”. En tant que fils de quelqu'un et père de quelqu'un, je lui dois plus que mon nom. Je lui dois mon savoir être humain dans le monde, je lui dois ma qualité d'être doué d'une part consciente d'universel . C'est cette qualité d'être, qui fait m'a appris à faire valoir la spécificité d'un nom, d'un être unique, non substituable par un autre, à cause de sa créativité spécifique aux résultats potentiels toujours inattendus et imprévisibles. Cet individu , quand il est valorisé sous cette qualité là, est, non jetable ou supprimable à merci, tant physiquement que psychologiquement. Les Droits de l'Homme sont artificiels et sont un leurre dans une société qui ne valorise pas les individus par leur créativité.

Sidi Tahar Haddad est et reste notre père symbolique, toujours à légitimer, et il reste aussi, et malheureusement encore, notre frère aîné de l'amertume. Un saint rêvant à l'aristocratie de tous, un saint laïque qui a été isolé par toute la communauté ou presque, qui a été insulté par tous, tous les jours, pendant cinq années, jusqu'à sa mort .

Gardons-les toujours en mémoire cette image réelle, ce film réel de la fin de Sidi Et-Tahar El Haddad, qui était physiquement agressé, quand il marchait dans les rues de Tunis de 1930 à 1935, cible de jets de tomates et de pierres. Gardons-là donc toujours en mémoire cette anecdote vécue et terrible de Sidi Et-Tahar El Haddad, qui demandait un simple verre d'eau à un garçon de café, et qui n'était même pas servi, dans un pays désertique où la soif ordonne comme tradition fondamentale, de ne jamais refuser de donner à boire.

A Sidi Et-Tahar El Haddad, donc, nous dédions ces quelques lignes, aujourd'hui, comme étant une tentative, pour que notre propre *ijtihad* individuel rachète le crime collectif commis à son égard par nos grand-parents.

A Sidi Et-Tahar El Haddad, avec l'espoir que ces quelques lignes, rachètent les crimes quotidiens que continue toujours à commettre la société arabe, contre tous les Tahar Haddad en son sein,

A Sidi Ettahar El Haddad, enfin, avec l'espoir surtout, que ces quelques lignes soient lues un jour, par une société arabe qui aura osé et inventé, par elle-même, non seulement de nouvelles mentalités, mais aussi et surtout de nouvelles frontières de la tendresse, une tendresse sociale qui ne rejette pas la part de créativité, inhérente à chaque individu . Un espoir que ces quelques lignes seront lues par une

Moncef BOUHRARA

société qui aura réussi et appris, enfin, à entourer tous ses Tahar Haddad, tous ses innovateurs, de la tendresse qu'ils méritent. Car les tendresses civiles seront toujours supérieures à toutes les largesses d'Etat.

Cette nouvelle tendresse sociale, cette nouvelle tendresse culturelle, plus qu'on ne l'imagine, les femmes y tiendront un rôle premier. Car cette nouvelle frontière de l'acceptation de l'innovateur, cette tendresse devront commencer à se déployer avant même l'étape de la scolarisation, dès la naissance et l'enfance même de l'innovateur, par un regard nouveau et une attitude différente de la part de sa propre mère biologique.

Tout recommencera par les filles et les femmes tunisiennes. C'est le jour où les mères tunisiennes, en particulier, apprendront enfin à leurs enfants à ne pas avoir peur de leurs propres capacités créatrices, à ne pas avoir peur de précéder plutôt que de suivre, c'est ce jour-là, que les femmes tunisiennes, paieront leur véritable dette vis à vis de Tahar Haddad, à leur père symbolique, à qui elles doivent tant aujourd'hui, et pourront prétendre enfin, à être ses filles légitimes .

Ce jour-là, ces quelques lignes seront dépassées, en définitive par une société qui aura inventé de nouvelles formes d'être et qui aura inventé de nouveaux féminismes parce qu'elle aura inventé de nouvelles formes de maternances, des maternances non seulement biologiques, mais aussi des maternances sociales et culturelles. Ce jour-là, peut-être, ces quelques lignes seront lues par une société qui osera être la mère de l'innovation et du changement.

MONCEF BOUHRARA
8 Mars 2000

Moncef BOUHRARA

(13) (suivant la formule de Thierry GAUDIN dans son livre fondateur : “ l’Ecoute des Silences ”, Collection 10/18, Paris- 1979)

ⁱ *Imra'atu-nâ fi l-charîâ wa l-mujtama`*

ⁱⁱ Sur Tahar Haddad, il n'y a d'ouvrages qui aient été publiés malheureusement en français ou en langues autres que l'arabe. En français, on lira un article de Nouredine Sraieb dans la série : *Les Africains*, Editions Jeune Afrique – Paris. En langue arabe, l'introduction du Professeur Ahmed Khaled à l'édition des œuvres complètes de Tahar Haddad, publiée en 3 tomes par le Ministère des Affaires Culturelles – Tunis. 1999.

ⁱⁱⁱ Sur l'histoire sociale et culturelle, très mouvementée du concept d'innovation dans l'islam, on lira avec profit, pour l'arrière-fond, les écrits de Hichem Jaiet : *La Grande Discorde*. Gallimard-Paris ; mais surtout les travaux fascinants du Professeur Mohamed Talbi durant les années 50 et en particulier sa Thèse de Doctorat à la Sorbonne. Ces travaux sont résumés dans l'article : " La Bid'a dans l'Islam ", paru dans la Revue : *Studia Islamica*, 1959 – Paris.

^{iv} Sur la description d'innovation informelle et non institutionnalisée lire : Moncef Bouchrara : " Industrialisation Rampante & Innovation Clandestine ", in *Économie & Humanisme* – Lyon-1986 ; " L'Industrialisation Rampante : ampleur, mécanismes et portée " in *Économie & Humanisme*, Lyon, 1987 ; Sur le concept de " Rampance " lire : Moncef Bouchrara : " L'économie tunisienne entre identité et légalité ", série de 10 articles parus dans le quotidien *La Presse de Tunisie*, Tunis, 1995.

^v Sur les différences entre innovation et hérésie lire Mohamed Talbi, déjà cité, et les deux articles *bid'a* et *ibdâ'* dans *l'Encyclopédie de l'Islam*.

^{vi} lire Mohamed Talbi déjà cité.

^{vii} lire Mohamed Talbi déjà cité.

viii

ix

x